

Des cartes postales

Jean-Philippe Raud Dugal

4 février 2008

Carte postale de Ginza (Tôkyô, Japon)



La Tour Ricoh sur Ginza à Tôkyô

Copyright : JP Raud Dugal (décembre 2007)

Ginza est un concentré du Japon. On la compare avec les Champs-Élysées. En effet, les échoppes de luxe y côtoient les restaurants selects. Bulgari, Armani et Dior (à droite de la tour Ricoh sur la photo) viennent même d'ouvrir des complexes d'un modèle « révolutionnaire » : un concept de magasin associant espace de vente et de restauration (Armani allant même jusqu'à aménager un spa dans cet espace) destiné plus particulièrement aux trentenaires. Cette photo résume à elle seule le besoin de consommation de la société japonaise et sa recherche de produits de marque, symbole de la quête de l'objet à la mode. Ginza est aujourd'hui aussi bien un espace de flânerie que de plaisirs. Cette artère, vieillissante il y a peu, se trouvant à proximité du CBD originel de Shimbashi et de ses tours ultra-modernes toutes en transparences, est redevenue attractive face aux deux autres « centres » de Tokyo, Shibuya et Shinjuku.

Mais, plus encore que les Champs-Élysées, Ginza ne se contente pas d'être un espace marchand pour gens aisés. Deux faits inconnus jusque là sont venus frapper le badaud sortant à peine de son avion. Tout d'abord, l'absence de bruit. Une absence de bruit absolue, effrayante, qui fait perdre tout repère à un cerveau normalement constitué. Les voitures sont toutes silencieuses, les moteurs hybrides devant être les seuls autorisés à circuler dans l'hypercentre. Mais aussi, les japonais sont eux-même très silencieux. Il faudra attendre le soir et la fin des fameuses soirées des cadres qui ont un peu trop forcé sur le saké chaud pour percevoir des sons dans le quartier. Ainsi, on peut regarder cette photo seul devant son ordinateur, dans le noir et se retrouver en train de déambuler dans Ginza. Comment pour un européen, habitué à hausser la voix dès qu'il se promène dans la moindre artère un peu empruntée par le flot automobile, se repérer dans ce (non) espace ?

Mais, et la photo en est le plus parfait exemple, ce sont ces lumières qui jaillissent de partout, des étages, des panneaux publicitaires, qui déroutent le piéton. Cette profusion de néons, de tons de toutes les couleurs captive son regard, l'hypnotise.

Tôkyô serait-elle seule à offrir de telles caractéristiques ? Le tour des autres villes du Japon, d'Hiroshima à Kyoto et à Matsuyama dans l'île de Shikoku, ne rompt pas avec ce qui est décrit plus haut : silence et lumière. La question du « développementiste durabiliste » est simple : comment un pays qui prône une proximité si grande avec une nature imaginée et rêvée, si bien décrite par Augustin Berque, peut-il faire preuve d'une telle dépense énergétique (nucléaire de surcroît...) ? La réponse se trouve peut être vers le constat simple d'une société mondialisée tout en étant insulaire, symbole d'une hyper-tertiarisation inégalée. Tout est fait pour consommer, pour éblouir, pour se sentir tout petit dans un environnement grandiose. L'impétrant, une fois rentré chez lui en tout cas, se retrouve désemparé et ne souhaite qu'éprouver encore une fois, rien qu'une fois de plus, ce sentiment qui ne se dépare jamais de lui même après plusieurs jours dans l'archipel.

NB : On peut aussi prendre grand plaisir à lire cette balade de notre Cassandra dans les rues de Tôkyô. Qui mieux que lui a pu décrire ces moments privilégiés et formidables que peuvent offrir les matinées tôkyôïtes : [8 : Tokyo, comme je l'ai vu \(26 octobre - 7 novembre 2004\)](#)

Jean-Philippe Raud Dugal

© Les Cafés Géographiques - cafe-geo.net